

3  
ALFRED TOUROUDE 16 L

# JANE

DRAME

EN TROIS ACTES



PARIS

TRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

GALERIE DE CHARTRES, 40 ET 41

AU PALAIS-ROYAL

MDCCLXXIII

Tous droits réservés

11439. ee. 36

# JANE

DRAME

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre de  
la RENAISSANCE, le 12 avril 1879.

## PERSONNAGES

JANE .....		Mlle LIA FÉLIX.
ALBERT MONIÉ .....		MM. MAURICE SIMON.
VALENTIN D'AUBRUN ..		MONTLOUIS
RAYMOND D'AUBRUN .....		GERBER.
BERNARD, ami d'Albert .....		CALISTE.
SYLVAIN CRESSANT, ami de Valentin .....		FABIEN.
GEORGES VENEL, id. ....		REYKERS.
ABEL BROCHARD, id. ....		ABERT MERZ.
LÉON MARTINET, id. ....		PAUL ALBERT
UN DOMESTIQUE, chez Valentin .....		COSME.
MÉTELLA .....	Mlle	HELMONT.
LINDA .....		CARPENTIER.
JUSTINE, femme de chambre de Jane .....		FLORENTINE.

---

*A Sainte-Adresse, de nos jours.*

---

# JANE

---

## ACTE PREMIER

Un petit salon chez Albert. — Porte au fond. — Portes latérales à droite; fenêtre à gauche. — Ameublement riche, mais simple; à droite, cheminée; sièges à droite et à gauche; au milieu, une chaise longue, une table, une chaise.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

JANE, BERNARD, JUSTINE.

Jane, très-pâle, est assise sur la chaise longue; Justine va et vient autour de sa maîtresse; Bernard tient la main de Jane.

BERNARD. \*

Vous voilà mieux, n'est-ce pas?

JANE.

Oui, un peu, je crois.

BERNARD.

Vous nous avez fait une frayeur!... Mais qu'est-ce donc que vous avez eu?

JANE.

Moi?... Je ne sais pas, je n'ai rien eu. Pourquoi me demandez-vous cela?

\* Justine, Jane, Bernard.

JANE

BERNARD.

En entrant dans votre chambre, Justine vous a trouvée évanouie, toute seule.

JUSTINE.

Oui, madame ; vous étiez pâle et froide comme une morte ; cela m'a fait peur.

BERNARD.

Ce sont les cris qu'elle a jetés alors qui m'ont fait venir ; nous vous avons transportée ici... Vous vous êtes donc trouvée indisposée tout à coup ? Mais vous ne vous sentez point malade, j'espère ?

JANE.

J'étais évanouie?... Toute seule?... Ah ! Il n'y a pas bien longtemps que vous êtes ici, n'est-ce pas?... Voyons, voyons, je vous en prie, ne me trompez pas, aidez-moi à me souvenir ; vous dites bien que j'étais seule, évanouie, ici ?

JUSTINE.

Oui, madame.

JANE.

Ah ! si je pouvais avoir révélé...

BERNARD.

Mais vous avez donc?...

JANE.

Non, je vous en prie, ne me questionnez plus, ne me dites plus rien, ne me parlez pas, laissez-moi chercher, laissez-moi me souvenir un peu...

BERNARD, bas, reculant discrètement.

Qu'est-ce qu'il y a donc ?

JANE, à elle-même (Elle se lève et passe à droite.)

Mais ce serait épouvantable, si je n'avais pas révélé... mais il est impossible qu'une chose pareille me soit réservée... Cependant il y a un fait : on me trouve évanouie, ici, toute seule !... Mais on m'aurait trouvée morte... et cependant, je ne suis pas folle, je raisonne, je me souviens... on m'a insultée ici... on a osé me dire des choses... Ah ! je me souviens trop bien... Et je vis !... Mais alors qu'est-ce que je vais faire?... Mais je ne peux pas rester une minute de plus dans cette maison... Bernard !

BERNARD.

Mon enfant.

JANE.

Allez-vous en, Justine, allez, je n'ai plus besoin de vous, je suis tout à fait bien, allez. (Justine sort.)

## SCÈNE II

JANE, BERNARD.

JANE, assise à gauche.

Bernard, si vous ne faites pas ce que je vais vous demander, je ne sais plus ce que je vais devenir... Mais vous allez être bon pour moi, vous allez me sauver.

BERNARD.

Certes, mais je ne vois pas...

JANE.

Oh! je n'ai pas douté de votre amitié pour moi... je me souviens que, toute petite, vous m'avez fait sauter sur vos genoux... vous aimiez trop mon père pour ne pas m'aimer beaucoup... Voyons, nous avons pleuré ensemble après que vous lui avez eu fermé les yeux; car il est mort dans vos bras, mon pauvre père... ce sont des liens, ces choses-là... vous ne pouvez donc pas m'abandonner.

BERNARD.

Vous le savez bien, oui... mais qu'est-ce qu'il y a? Voyons... Ah! puisque vous connaissez toute l'affection que je vous garde, vous ne pouvez pas hésiter à me confier vos douleurs... car vous souffrez, c'est évident... Mais regardez-vous donc... vous êtes blanche comme un linge, il y a je ne sais quoi dans vos yeux, et vos mains sont brûlantes... Voyons, mon enfant, qu'est-ce que vous avez?

JANE.

Je voudrais bien être morte!

BERNARD.

Par exemple...

JANE, se levant et passant.

Ah! oui, tout serait mieux, si j'étais morte... mais puisque le bon Dieu n'a pas voulu... Eh bien, vous, soyez bon, sauvez-moi, je ne peux pas vous dire pourquoi, mais je ne veux pas rester une minute de plus dans cette maison.

Vous ?

BERNARD.

JANE.

Ah! je vous en prie, ne raisonnez pas... dites-vous qu'il faut me sauver, et emmenez-moi, emportez-moi, cachez-moi n'importe où, bien loin, quelque part où l'on n'est pas vue, dans la nuit... Ah! dans la tombe, si vous pouvez.

BERNARD.

Voyons, ma chère Jane, calmez-vous... Je ferai ce que vous voudrez ; mais attendez un peu, réfléchissez...

JANE.

Mais emmenez-moi donc... Vous devriez m'avoir comprise et m'avoir entraînée déjà!...

BERNARD.

Jane ?... Qu'est-ce donc que vous désirez me faire penser ?...

JANE.

Non. Ah! non, vraiment. Ah! ce n'est pas vous qui devez douter ainsi de moi; vous devriez savoir qui je suis, puisque vous savez de qui je suis la fille! Je n'ai rien commis, sur l'honneur! rien, mais il faut que je disparaisse quand même...

BERNARD.

Je ne comprends plus...

JANE.

Un épouvantable malheur est tombé sur moi, voilà tout ce que je me sens le courage de vous dire... Je n'ai pas mérité ma douleur, c'est vrai... mais je ne veux pas qu'on me voie... Comment, vous me demanderiez une explication, quand je vous supplie de m'entraîner loin d'ici, loin de ma fille et loin de mon mari?... Mais vous devriez bien comprendre que si je pouvais, si j'osais rester, je resterais à tout prix, voyons, je resterais quand même... Ne me répondez même plus, je vous en prie; regardez l'heure : mon mari peut revenir d'un moment à l'autre. Voyez-vous cela : il entre joyeusement comme les autres jours; il s'avance vers moi, les bras ouverts,

des baisers sur les lèvres et de l'amour plein les yeux; il vient, il est près de moi, et moi... Ah! non, non, non, jamais... mais je reculerais malgré moi, la vérité jaillirait de mes lèvres comme le sang d'une blessure, je tomberais foudroyée... (Elle tombe assise, puis se relève et passe en parlant.) Mais je l'adore, Bernard, et j'en suis adorée... Allons-nous-en, vite, vite, vite, sans même réfléchir, allons-nous-en, ou bien tuez-moi!

BERNARD.

Eh bien, voyons, oui, je ferai tout ce que vous voudrez... Calmez-vous.

## SCÈNE III

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, entrant vivement, gaiement.

Bonjour! (Il va poser son chapeau.)

JANE.

Ah! (Elle passe vivement derrière Bernard.)

ALBERT.

On va dîner, n'est-ce pas? (Il se retourne.) Tiens, vous avez quelque chose. Quoi donc? Mais vous êtes pâles et vous tremblez tous les deux. Voyons, voyons, il y a un malheur et vous cherchiez ensemble le moyen de me l'apprendre sans trop m'effrayer d'abord... Eh bien, ne cherchez plus à rien adoucir, parlez franchement, me voilà prévenu... Dites ce qui est, allez; j'ai le cœur solide, parole d'honneur!... Mais allez donc, je suis un homme... Rien? C'est donc grave?... Ah!... ma fille...?

BERNARD.

Non, vraiment non.

ALBERT, passant à gauche.

Ah! que j'ai eu peur!... Les enfants, c'est si délicat et cela connaît si peu le danger... la première crainte est naturellement pour eux... Seulement, vous voyez ce que c'est que de

\* Bernard, Albert, Jane assise.



ne pas parler franchement, vous me faites penser tout de suite à des choses folles qui sont évidemment plus terribles que tous les malheurs que vous hésitez à m'apprendre... Enfin, du moins, vous allez pouvoir tout dire sans crainte à présent... Ce que je vais savoir ne peut plus être grand-chose, après ce que vous m'avez fait redouter... (Il repasse au milieu.) Qu'est-ce que c'est? une affaire d'argent, n'est-ce pas? Voilà vraiment bien de quoi nous désespérer... Mais parlez donc; quand ce serait la ruine, parlez. Eh! vous devriez me connaître assez pour m'épargner la pitié que montre votre silence: Je suis de ceux-là qui ne désertent pas après une défaite et pour qui le malheur est un ordre de courage!... Allons, parlez maintenant, il n'y a que les choses honteuses qui soient difficiles à dire et dures à entendre; rien de pareil ne peut être dit entre nous, parlez donc, j'attends. Mais la véritable douleur, c'est votre silence, voilà la véritable angoisse... Ah! Bernard... Voyons, toi... qu'est-ce qu'il y a?

BERNARD.

Mais... je ne sais pas trop...

ALBERT.

Ah! c'est bien, ce n'est pas toi qui peux me dire ce que j'ai le droit de savoir, ne proteste pas, je saurais tout. Va, laisse-nous.

BERNARD.

Permettez...

ALBERT.

Pourquoi ne t'en irais-tu pas? Tu n'as rien à craindre pour personne. Va. (Bernard sort. Jane tombe assise.)

## SCÈNE IV

ALBERT, JANE.

ALBERT.

Je suis fou, c'est impossible... Voyons, Jane, nous voilà seuls, tu connais mon cœur, tu sais qui je suis, tu dois

\* Bernard, Albert, Jane.

savoir que les choses les plus graves te sont faciles à me dire... (Passant derrière Jane en parlant.) Eh bien, parle... mais parle donc, je viens de dire qu'il n'y avait que les choses honteuses que l'on n'osait pas avouer... et Bernard n'a rien dit... et tu t'es détournée... et tu ne parlerais pas encore?... Mais va donc, tu vois bien que je pense quelque chose d'insensé, qui est une insulte et qui devrait te révolter... Mais c'est à toi que je dis cela, c'est à toi qui n'as pas un reproche à me faire ; c'est à toi de qui me vient cette joie adorable qui est ma petite fille... Ah ! je t'ordonne de parler, entends-tu ! (Jane se laisse glisser à genoux.) Ah ! non, c'est parce que je te fais peur que tu te mets à genoux ; non, je t'en prie, non, relève-toi... Non?... Ah ! tu fais bien de te taire, et de te cacher, et de pleurer alors ; c'est inutile de parler désormais... regarde-moi, ce sera assez... (Il passe.) Mais regarde-moi donc, lève la tête, montre-moi tes yeux... allons en face ! Ah !... Ah ! misérable !

JANE.

Ah ! oui, tuez-moi, vous serez clément, tuez-moi.

ALBERT.

Et quand je te tuerais ? (Il tombe assis au milieu, la tête dans ses mains.)

JANE.

Mais c'est tout ce que j'implore... Mourir. Ah ! que ce serait doux.

ALBERT, se levant sur place.

N'espère pas que je te tue ainsi. Ah ! oui, la mort serait douce ; je vous fais cet honneur de croire que vous voudriez bien mourir... Être dans la tombe, ah ! certes oui, cela serait moins terrible que d'être dans votre honte !... C'est pour cela que je me dompte et que je ne vous écrase pas, et que je vous condamne à vivre, entendez-vous ; car je ne vous tue pas, je vous condamne à vivre et je vous chasse. (En parlant il est remonté passant derrière Jane.) Allez-vous-en.

JANE.

Monsieur !

ALBERT.

C'est ici la maison de l'honneur, j'y suis, et il y a ma fille ; allez-vous-en. (Il s'assied à droite.)

JANE.

Vous êtes trop cruel, vraiment.

ALBERT, se levant.

Comment serais-je plus cruel que vous n'êtes coupable?... Mais jugez-vous donc vous-même, voyez votre crime dans toute sa grandeur... Non, tenez, non, c'est impossible... je n'ose pas vous dire toute ma pensée par respect pour moi-même... non, mais vous êtes une... vous êtes indigne... mais je vous ai quittée ici, tantôt, innocente, et je vous retrouve ici coupable, quelques heures après... Mais souvenez-vous donc qu'à mon départ vous êtes venue vous-même dans mes bras, vous m'avez regardé fièrement, éblouissante d'amour et de yertu!... mais vous deviez avoir encore au front la place de mes baisers!... mais il n'est pas une minute de notre vie, pas une, où vous ne m'avez donné le droit de croire que vous m'aimiez comme je vous aimais... et vous me trompez!... Ah çà! qu'est-ce donc que vous êtes, voyons?... Mais ce sont les baisers que vous m'avez donnés qui sont encore plus lâches et plus révoltants que ceux que l'autre a reçus. Ah! tenez, je vous ai dit de partir, allez-vous-en, épargnez-moi la douleur de vous juger, allez-vous-en. (Il tombe assis à droite.)

JANE.

Eh bien...

ALBERT.

Ah! pas un mot... allez-vous-en.

JANE.

Eh bien, oui, je partirai... mais avant, je vous dirai tout. Ah! je ne veux pas de votre mépris, j'ai droit au moins à de la pitié.

ALBERT.

Toi?

JANE.

Oui. C'est bien assez, allez, que de perdre votre amour, ma vie et ma fierté!... Je n'accepte pas autre chose que mon malheur et que mon désespoir. Mais n'est-ce point trop déjà que de ne plus pouvoir embrasser ma fille et que de ne plus être ce que j'étais et pour vous et pour moi. Ah! ne répliquez pas, vous ne savez rien!

ALBERT.

Eh ! que voulez-vous que je sache encore ?

JANE, allant à lui, écartant ses mains pour qu'il la regarde et passant ensuite.

Depuis un an presque, un homme me poursuivait de ses hommages. Oh ! je n'avais jamais eu le droit de prendre cela pour autre chose que pour une galanterie banale, de politesse peut-être ; c'était resté dans de telles limites, qu'il m'était aussi impossible de m'en fâcher que d'en prendre ombrage ; j'en souriais ; tantôt, il vient, je le reçois comme toujours, et pour la première fois... ah ! pour la première fois, vraiment, il me donne le droit de l'éconduire... Moi cependant, je doute encore, je cherche à raisonner, je plaisante même... Il ne me laisse plus une erreur possible... Ah ! je me lève alors et je le prie de sortir... il insiste ; je me révolte... il insiste encore ; et moi, troublée, déconcertée, je ne trouve plus rien à dire, je ne vois rien de plus simple que de me retirer... Je rentre donc chez moi... enfin, c'est fini, je commence à respirer... ma porte s'ouvre... au lieu de partir, le misérable m'a suivie.

ALBERT, se levant.

Chez toi ?

JANE.

Oui. (Passe à droite.) Le voir entrer ainsi pâle et résolu, le regard brûlant, les poings fermés, comme doivent entrer ceux-là qui viennent vous voler et vous tuer, ah ! le voir ainsi venir vers moi, cela m'a rendue folle aussi, folle de terreur et d'indignation !... Je reculais sans pouvoir parler... Il me semblait que j'allais tout à coup bondir et l'écraser, ce misérable ! Et cependant il venait encore, et je reculais... Je ne savais plus que c'était un homme, j'en avais peur comme d'une bête !... Un pas encore et j'allais mourir... Il m'a prise dans ses bras... Ah ! je ne sais plus ce que j'ai fait alors... je l'ai insulté, je l'ai pris à la gorge... je crois que je lui ai craché au visage... je ne sais plus... Et puis, tout à coup, je n'ai plus rien vu, rien compris... tout s'en est allé... j'ai jeté un cri qui m'a déchiré la poitrine et j'ai senti que je tombais et que j'étais morte ! (Elle tombe assise.)

ALBERT.

Mais tu ne penses pas à ce que tu me dis.

JANE.

Je vous dis tout... tout !

ALBERT.

C'est un crime épouvantable, ce que tu racontes.

JANE.

Je n'ai pas dit que ce n'était pas un crime.

ALBERT.

Un homme aurait fait cela ? (Passant devant Jane.) Allons donc, je ne te crois pas... ou bien vous avez dû laisser passer un sourire, commettre un geste qui pouvait lui permettre de se croire le droit de tout oser.

JANE.

Ah! monsieur... Ah! non, sur mon âme!

ALBERT.

Mais ce ne serait plus un homme, alors, cette bête fauve qui n'aurait pas même respecté une femme évanouie?... On aurait le droit d'aller à lui, et de le prendre à la gorge et de le broyer sans pitié! Mais ce serait une chose toute simple alors que de le tuer comme un chien!... Jane, il est impossible que vous me laissiez croire que j'aie le droit d'assassiner quelqu'un! Ah! je vous en prie, dites-moi la vraie vérité!... Vous parliez de mon mépris tout à l'heure et vous le repoussez... Ah! ce serait si vous mentiez à présent que mon mépris vous serait implacablement jeté. Ce serait une lâcheté indigne de vous et de moi que de chercher désormais à pallier votre faute... Si vous avez trouvé quelqu'un qui vous ait paru plus digne que moi de votre amour, eh bien, dites-le; ne commettez pas cette infamie de déshonorer votre amant pour désarmer votre mari; une faute, oui; un crime, soit, mais pas de lâchetés, je vous en prie, pas de lâchetés.

JANE.

Ah! je croyais être mieux connue de vous.

ALBERT, venant à elle et s'agenouillant.

Mais comprends donc que tu me fais souffrir... Jane, voyons, Jane... c'est donc vrai?

JANE.

Ah! sur ma fille et sur ma mère!

ALBERT, à genoux.

Tu n'es pas coupable? Et mes bras se ferment malgré moi; malgré moi, je recule et je détourne les yeux, et je sens mon pauvre cœur déchiré!... Comment, je ne puis rien

te dire, je ne puis pas te mépriser et te haïr... et je ne puis plus t'adorer non plus? C'est toi, ah! c'est toi toujours et tu n'es plus toi... Ah! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

JANE.

Albert! je t'en prie, ne me dis pas de ces choses-là... Mais tu vois bien que je suis désespérée et que je voudrais être morte!... mais ma vie est à jamais finie et je vis encore, et rien ne saurait être de plus navrant et de plus épouvantable!... Ah! j'aurais dû ne rien te dire, j'aurais dû accepter le déshonneur tout entier, ta colère et ton mépris; j'aurais dû rester infâme à tes yeux... C'était une minute de honte à subir... et puis nous étions sauvés tous les deux, toi par le mépris, et moi par la mort... car tu me tuais, n'est-ce pas? car tu m'aimais trop pour ne pas me tuer!

ALBERT.

Jane! (Reculant en se levant et passant.) Ah!

JANE.

Ah!

ALBERT.

Eh bien, viens, oui, viens! (La tenant dans ses bras.) Jane!

JANE.

Ah! que tu es bon!

ALBERT.

Mon enfant! ma vie! Ah! mon âme!

JANE.

Ah! que tu me fais de bien... et que c'est cruel!

ALBERT.

Jane, il me faut à présent jusqu'au dernier mot de la vérité. Qu'est-ce qui a commis l'infamie dont nous sommes victimes?

JANE.

Albert!

ALBERT.

Ah! j'ai le droit de connaître ce misérable.

JANE.

M. Valentin d'Aubrun.

ALBERT.

Valentin d'Aubrun! Ah!... Il m'a serré la main hier soir.  
(Passant.) Je vais le tuer.

JANE.

Mon ami!

ALBERT.

Ah! tu n'as plus le droit de parler... cet homme-là m'appartient tout entier...

JANE.

Albert!

ALBERT.

Ah! c'est juré... Je ne sais pas comment... mais je vais le tuer. Adieu. (Il sort.)

JANE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! (Elle tombe assise.)

---

## ACTE DEUXIÈME

Chez Valentin.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

VALENTIN, GEORGES, ABEL, SYLVAIN, LÉON, MÉTELLA, LINDA.

ABEL.

Ah ! bien, non, non, ne te pose pas en moraliste...

MÉTELLA.

Il est insensé, tu sais, ton ami Georges.

VALENTIN.

Qu'est-ce qu'il dit ?

MÉTELLA.

Il défend le mariage.

GEORGES.

Ah ! permettez, permettez.

ABEL.

Mais non, mon cher, non, tu cèdes tout simplement à la manie du jour, qui est de voir des questions graves au fond des choses les plus ordinaires.

VALENTIN.

Oui, on aime assez philosopher aujourd'hui.



SYLVAIN.

Que diable ! cependant, nos grands pères n'étaient pas des imbéciles.

ABEL.

D'abord ils ont fait nos pères, qui nous ont faits, ce qui est très-spirituel, à mon point de vue.

MÉTELLA.

Ils auraient pu vous faire plus jolis, voilà tout ce qu'on peut leur reprocher.

SYLVAIN, venant derrière Abel et Georges.

Eh bien, ils ont pris les mésaventures conjugales pour ce qu'elles valent... Mais lis Molière, mon pauvre ami, lis tout simplement Molière.

GEORGES.

Comme tu serais content si je m'allais imaginer que tu l'as lu toi-même !

SYLVAIN.

Mais je l'ai lu, parbleu !

GEORGES.

Jamais de la vie...

SYLVAIN.

Mais nous en apprenions des tirades au lycée, voyons... Oh ! je l'ai relu depuis, évidemment... et j'ai vu Coquelin dans *l'Étourdi*... Chose...

GEORGES.

Qui ?

SYLVAIN.

Chose... dans *le Misanthrope*... D'ailleurs on n'a pas besoin de l'avoir lu pour avoir son opinion. Georges Dandin, parbleu ! Sganarelle... Il me semble que cela est concluant.

GEORGES.

C'est une façon de voir les choses en rose...

SYLVAIN.

Oh ! en rose!...

MÉTELLA.

Ne discutons pas sur les couleurs.

GEORGES.

Mais il me semble que le Code n'est pas de ton avis.

MÉTELLA.

Allons, bon, voilà le Code à présent.

SYLVAIN.

Le Code... mais il est de l'avis de Molière, le Code.

GEORGES.

Ah ! cela, par exemple !...

ABEL.

Sylvain a raison... Mais si tu séduisais une femme, voyons, qu'est-ce donc que tu crois qu'il te ferait, ton Code ?

GEORGES.

Mais dame !...

ABEL.

D'abord, il s'arrange pour que ta faute, à toi, soit très-difficile à prouver... ensuite il édicte contre toi les peines écrasantes que voici : de trois mois à deux ans de prison.

MÉTELLA, assise près de Valentin.

Ce qui prouve que séduire une femme est moins grave que de voler un louis.

ABEL.

De cent à deux mille francs d'amende...

MÉTELLA.

Le prix du dernier collier que tu as offert à Caroline.

ABEL.

Qu'en dis-tu, mon bel ami ?

GEORGES, riant.

Moi ? Eh bien ! je dis qu'on se croirait à la Chambre.

MÉTELLA.

Oui, avec une alcôve au fond.

GEORGES, se levant et passant au fond.

Mettons que je n'ai rien dit. On a toujours raison de séduire une femme qui vous plaît, qu'elle soit fille, femme ou veuve... N'en parlons plus.

JANE

MÉTELLA.

Donne-moi du feu.

VALENTIN.

Prends.

MÉTELLA.

Voilà une opinion qui doit être la tienne, hein?... prendre toute femme qui vous plait.

VALENTIN.

Pourquoi non ?

MÉTELLA.

Et nécessairement abandonner toute femme qui ne vous plait plus.

VALENTIN.

C'est une scène ?

MÉTELLA.

Non, c'est une demande de passe-port.

VALENTIN, se levant et passant.

Tu fais comme certains ambassadeurs qui demandent toujours leurs passe-ports et ne partent jamais !

MÉTELLA.

En attendant...

VALENTIN.

Quoi?... (Linda quitte la table de jeu et descend à gauche.)

MÉTELLA.

Prête-moi quelque chose... On taille un bac et je voudrais bien gagner vingt-cinq louis.

VALENTIN.

Pour...?

MÉTELLA.

Tiens, pour avoir cinq cents francs, donc,

VALENTIN.

Allons, prends et va jouer.

LINDA.

Eh bien, et moi ?

VALENTIN.

Oh ! toi... (il s'assied près d'elle.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, RAYMOND.

RAYMOND, entrant à droite.

M. Valentin d'Aubrun, s'il vous plait ?

SYLVAIN.

Le second canapé à gauche, il y a une patte de biche sur le dossier.

RAYMOND.

Bonjour !

VALENTIN.

Mon frère !... Ah ! bien, par exemple, en voilà un miracle...  
Comment, tu es ici ?

RAYMOND.

J'arrive... pour te voir.

VALENTIN, debout.

Tu as à me parler ?

RAYMOND.

Oui.

VALENTIN.

De choses graves ?

RAYMOND.

Oui.

VALENTIN.

Veux-tu que je congédie ?

RAYMOND.

Non, non, j'ai le temps, je te reste deux grands jours...  
Oh ! sois tranquille, nous causerons... Tu es superbe, tu sais.  
Tu vas bien ?

JANE

VALENTIN.

Tu vois...

RAYMOND.

Oui, tu m'as l'air d'aller même très-bien.

VALENTIN.

Toujours puritain?

RAYMOND.

Changes-tu, toi? Eh bien, alors...

VALENTIN.

Reste ce que tu es, va, tu as raison.

SYLVAIN.

Tu ne viens pas jouer?

VALENTIN.

Non...

ABEL.

Ah!

MÉTELLA.

Allons...

VALENTIN.

Je vous présente mon excuse, une chère excuse qui m'arrive à l'improviste, Raymond d'Aubrun, mon frère.

LINDA.

Vraiment?

VALENTIN.

Un homme extraordinaire, joli garçon comme vous voyez et sage... presque comme une demoiselle... des principes pleins son cœur, un naïf qui croit à tout, en un mot, la vertu même et que j'adore.

RAYMOND.

Eh bien, alors, échangeons nos photographies... Valentin d'Aubrun, mon frère, que je connais mieux que vous : Joli garçon, comme vous voyez et sage comme une de ces demoiselles... grand buveur, grand viveur, grand sceptique... en un mot, un naïf qui ne croit à rien, Don Juan en personne et que j'adore. (Linda passe et va vers Valentin, Métella reste sur le canapé, autour duquel les hommes viennent se grouper.)

VALENTIN.

Allons, va, cause, flâne un peu... tâche de perdre quelques louis, tu paraîtras charmant à quelqu'un, (Montrant Linda.) à mademoiselle. (Raymond va à la table de jeu avec Linda.)

MÉTELLA.

C'est faux, absolument faux.

LÉON.

Il a raison.

MÉTELLA.

Jamais de la vie.

GEORGES.

Cependant...

MÉTELLA.

Non, là, non!

VALENTIN.

Eh bien... eh bien, qu'est-ce que vous avez encore?

ABELL.

Eh! c'est toujours Georges, parbleu! Il a marché sur le pied d'un philosophe en venant ici... il ne cesse pas de dire des choses énormes.

MÉTELLA.

Il prétend que c'est la femme qui perd les hommes.

VALENTIN.

Vraiment?

MÉTELLA.

Mais c'est nous, au contraire, c'est nous qui sommes des victimes, ce sont les hommes qui sont des monstres.

VALENTIN.

Tu sais qu'elle a raison.

GEORGES.

Oh!

MÉTELLA.

Quand je disais.

GEORGES.

Il me semble cependant... (Reymond et Linda au fond, Sylvain à droite, Valentin au milieu, le reste à gauche, autour de Métella.)

VALENTIN.

Elle a raison, mon cher, ce sont les hommes qui sont ce qui leur fait plaisir d'être et qui les font ce qui leur est agréable qu'elles soient.

GEORGES.

Sans doute, mais il y a des femmes...

VALENTIN.

Il n'y en a pas une qui ne soit ce que quelqu'un a voulu qu'elle soit... S'il en est autrement, c'est que ce quelqu'un est un être moralement inférieur à sa mission masculine. La femme?... mais c'est une nature d'esclave et rien de plus.

MÉTELLA.

Ah! mais c'est impertinent cela, aussi!

VALENTIN.

Ne me cherche pas querelle, va, car je suis plus indulgent pour vous que n'importe quel philosophe, puisque je dis que c'est nous, nous seuls qui sommes responsables de vos vertus comme de vos vices.

GEORGES.

Oh! oh! tu vas loin.

MÉTELLA.

Ça, c'est bien vrai. Ainsi tenez, moi, je serais la meilleure fille du monde si on savait être gentil avec moi.

VALENTIN.

La femme est l'être le plus adorable de ce monde, le chef-d'œuvre de la création peut-être, au point de vue physique, mais moralement, c'est un être faible, absolument créé pour vivre en tutelle... Mais regardez donc autour de vous n'importe quelle femme, il y a auprès un homme qui a su être le maître et qui la fait ce qu'elle est.\*

MÉTELLA.

Eh! eh! c'est un peu vrai cela.

VALENTIN.

Mais c'est là tout le secret des victoires masculines : savoir être le maître de la femme qui vous plaît.

\* Coupé au théâtre.

LÉON.

Une science difficile... une science inutile, lorsque la femme a déjà trouvé son maître.

VALENTIN.

Tu crois? non. Le problème alors est d'être plus le maître, c'est-à-dire plus l'homme... et je soutiens qu'il y a toujours une minute, une seule peut-être, où cela est possible... Si vous savez guetter et deviner cette minute-là, si vous avez l'adresse ou l'audace d'en profiter, c'est fini, la femme est fatalement à vous.

SYLVAIN.

Donc, c'est nous seuls, nous, qui sommes responsables des fautes de la femme...

MÉTÉLLA .

Parbleu, c'est vous qui avez commis toutes mes fautes.

GEORGES.

Oh!

MÉTÉLLA.

Toutes, toutes, toutes, voilà mon opinion.

SYLVAIN.

Tu sais ce que tu dis, j'espère?

VALENTIN.

Il me semble que oui.

SYLVAIN.

Oh ! cela va peut-être plus loin que tu ne le crois, car enfin la conclusion de tes axiomes, c'est que la femme est faite pour être domptée n'importe comment, par n'importe quel moyen... et tu viens alors de nous faire tout simplement un cours théorique et pratique de séduction et même de viol..

VALENTIN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SYLVAIN, debout près de Valentin.

Nous n'en savons rien ni l'un ni l'autre, sinon que c'est un mot du dictionnaire, le nom de l'action la plus horrible qui se puisse commettre si l'on en croit ce que l'on dit.

VALENTIN.

Et puis?



SYLVAIN.

Dame ! Quelqu'un qui prendrait les paradoxes au sérieux, pourrait très-bien en venir à ce point de folie de croire presque une bagatelle un acte qui est cependant puni légalement des travaux forcés.

VALENTIN.

Mon cher, à mon point de vue, ce crime-là n'existe pas. Oh ! je suis de l'avis de Voltaire... ce sont les femmes qui disent de ces choses-là... mais il n'en est pas une qui ne donne cette excuse à sa faute.

MÉTÉLLA.

Tu crois ?

VALENTIN.

Tiens, toi, je parie que tu prétends avoir été la victime de ton premier amant.

MÉTÉLLA.

Mais c'est la vérité.

LINDA.

Moi aussi..

VALENTIN.

Vous toutes, parbleu ! seulement, tu l'as revu, tu le revois peut-être encore... Toute la femme est là... Nous étions les auteurs d'un crime, le lendemain nous nous trouvons être simplement les complices pardonnés d'une faute charmante

SYLVAIN.

Soit, quelquefois... souvent même...

VALENTIN.

Toujours. (Il passe à droite.)

SYLVAIN.

Admets une exception cependant... Si la femme ne pardonnait pas le lendemain ?

VALENTIN.

Allons donc.

SYLVAIN.

Si elle n'avait jamais eu l'arrière-pensée de manquer à son devoir ?

VALENTIN.

Toute résistance qui se termine par une défaite est une capitulation.

SYLVAIN.

Mais encore une fois si nous étions devant une véritable victime?

VALENTIN.

Eh! tu cherches l'impossible.

SYLVAIN.

Mets l'impossible... tu avoueras qu'alors ce serait un fier misérable, ton homme aux paradoxes.

MÉTELLA.

Ah! ça oui, par exemple...

ABEL.

Le dernier de tous.

GEORGES.

Mais c'est indiscutable!...

VALENTIN.

On peut tout oser et ne pas être un misérable pour cela, cependant.

SYLVAIN.

Décidément, tu vas loin.

VALENTIN.

Mais il y a mille atténuations possibles, voyons : la passion, la folie...

SYLVAIN.

Un misérable complet, c'est mon avis.

ABEL.

Mais non, mais non. (Tout le monde parle.)

VALENTIN, revenant au milieu.

N'est-ce pas ? Supposons, supposons un homme qui aime éperdument une femme depuis... deux ans par exemple!... Timide d'abord, n'osant rien avouer, il finit par laisser deviner son secret... On sourit sans le chasser... Quelle joie que ce dédain indulgent, quelle joie et quelle espérance!... Un

jour il ose parler... la femme s'indigne et le chasse... il prie, il se jette à genoux, il pleure peut-être. Rien. La femme se lève et veut partir. Tout est perdu... il ne la verra même plus... Mais cet homme-là ne va plus savoir ce qu'il fait... il suit la femme pour la supplier encore... il ne pense qu'à crier grâce... et puis, il se trouve près d'elle... il la prend dans ses bras, il la sent palpiter contre sa poitrine... Ah ! celui qui dirait qu'on peut fuir alors, celui-là n'a jamais aimé ! mais on ne sait plus rien, voyons, on ne connaît plus rien et l'on n'est pas criminel pour aimer follement, pour ne plus rien comprendre et rien raisonner... Ah ! dites ce que vous voudrez, non, cet homme-là n'est pas un criminel.

(Il va au fond, à droite.)

ABEL.

Mais non, Valentin a raison, il a raison.

LÉON.

Eh ! sans doute, il a raison.

SYLVAIN.

Cependant... (A Georges.) Ton opinion, à toi ?

GEORGES.

Eh ! eh ! il y a du pour, il y a du contre.

SYLVAIN à Raymond.

Eh bien, et vous, monsieur ?

RAYMOND, se levant, au milieu.

Oh ! moi, que vous dirai-je ? Vous venez discuter comme cela, tout tranquillement, si on peut prendre la femme de quelqu'un... Ah ça ! voyons, quel est celui qui n'aimerait pas mieux mille fois perdre toute sa fortune que de voir même un soupçon s'arrêter sur sa fiancée, sa sœur ou sa mère ? Eh bien, et ces maris qui semblent si ridicules... mais ce sera vous demain, ce sera moi et c'est aujourd'hui vos frères et vos pères; allons, avouez entre nous que vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites... Alors, pourquoi le dire ?... Savez-vous que je vous trouve imprudents de parler ainsi... Eh ! mon Dieu, j'arrive, je ne sais rien, je suis un naïf... me voyez-vous prendre vos paradoxes pour des vérités et m'en aller vous déshonorer quelqu'un chez vous... Rions, allez, buvons, aimons, faisons des bêtises même, mais n'en disons que le moins possible... parce qu'il est facilement pardonné de laisser voir une tête folle quand on ne peut douter que le cœur soit sain et bon.

VALENTIN.

As-tu fini, Massillon ?

RAYMOND.

Oui, Don Juan... je vous demande pardon, n'est-ce pas ?  
c'est en bon camarade.

SYLVAIN.

Nous le sentions.

VALENTIN.

Eh bien, voyons, obéissez à notre cher moraliste, amusez-vous, faites une partie de billard, agissez comme il vous plaira, vous êtes chez vous. (À Linda.) Vous partez ?

LINDA.

Oui ! nous allons finir la soirée autre part.

MÉTELLA.

Il a jeté un froid, le petit. A revoir... quand tu ne seras plus en famille...

VALENTIN.

Alors, à après-demain. Au revoir.

## SCÈNE III

VALENTIN, RAYMOND.

VALENTIN.

Ah ! enfin... viens là. (Il le fait asseoir près de lui, à droite.)

RAYMOND.

Je vais donc t'avoir, toi, un peu... tel que tu es quand tu es toi-même... avec ton cœur.

VALENTIN.

Tu m'aimes toujours !

RAYMOND.

Tu le sais bien.

VALENTIN.

Mais pourquoi te voit-on ? Quelle raison a pu te faire quitter ton ermitage ; voyons, qu'est-ce qu'il y a ? une affaire sérieuse ?

RAYMOND.

Oui.

VALENTIN.

D'intérêt ou de cœur ?

RAYMOND.

Oh ! de cœur.

VALENTIN.

Vraiment ?

RAYMOND.

Tu vas tout savoir, sois tranquille.

VALENTIN.

Voilà donc le fin mot de ton discours... les maris, c'est toi!...

RAYMOND.

Oui, c'était papa aussi.

VALENTIN.

Et les femmes, toutes les femmes, oh ! ce n'était que ta fiancée.

RAYMOND.

Avec maman.

VALENTIN.

Je le sais bien, je te taquine un peu, voilà tout. Elle est jolie, hein ?

RAYMOND.

Un ange.

VALENTIN.

Sans ailes !

RAYMOND.

Heureusement, elle pourrait s'envoler.

VALENTIN.

Tu meurs d'envie de me faire son portrait.

RAYMOND.

Oh ! tu sais, je l'adore, elle est blonde, un sourire délicieux, la grâce vivante, la bonté femme... Je l'ai connue à la campagne chez des parents... un vieil oncle qui en rafale, elle est orpheline... Toute sa famille est ce vieil oncle avec une sœur aînée mariée depuis trois ou quatre ans... Elle est ravissante... Ah ! si tu pouvais la voir là-bas, sous les arbres, en pleine nature... Quand elle parait au loin, c'est une vision !... Tu sais que j'irais comme ça jusqu'à demain. Arrête-moi.

VALENTIN.

Non pas, continue.

RAYMOND, debout.

Elle m'aime... alors je suis venu te trouver... nous sommes seuls maintenant. Tu es l'aîné... j'ai besoin de tes avis d'abord, de tes services ensuite.

VALENTIN.

Oh ! mon avis, c'est qu'il faut que tu sois heureux.

RAYMOND.

Mais je vais l'être, mon ami, comme j'ai rêvé de l'être, bien modestement, à l'ombre, en pleine honnêteté. Seulement, dame ! je réponds d'elle et de moi... Elle !... Ah ! c'est la pureté, va, et moi, c'est bête à dire, mais enfin je me sens honnête.

VALENTIN.

Ah ! Dieu, oui !

RAYMOND.

Tu dois comprendre tout mon scrupule alors... c'est le nom de notre père que je donne, c'est la maison où ma mère est morte que je veux ouvrir... Elle, elle peut entrer la tête haute... mais sa famille...

VALENTIN.

Tu as raison.

RAYMOND.

N'est-ce pas ?

VALENTIN.

Et je vois d'ici le service que tu vas me demander.

RAYMOND.

Une chose bien simple au fond... L'oncle, je le connais... un homme charmant, le vieillard le plus adorable... un homme qui vous fait envier ses soixante-douze ans... irréprochable... Reste donc la sœur aînée...

VALENTIN.

Que tu connais ?

RAYMOND.

Non, elle est mariée depuis trois ou quatre ans, ici.

VALENTIN.

Oh ! alors...

RAYMOND.

Ce que nous avons parlé d'elle ! quand nous n'osions pas encore parler de nous !... une femme charmante, un cœur d'or... Eh ! mon Dieu, ma bien-aimée plus vieille... les deux filles de la même mère... les deux roses du même rosier.

VALENTIN.

Oh ! poète... non, amoureux ! Eh bien, mais alors, qu'est-ce que tu viens me demander ?

RAYMOND.

Moi !... Eh bien, je viens te demander que tu me dises que j'ai raison, là !

VALENTIN.

Je veux bien... seulement, dame... mets des noms sur tes personnages, allons.

RAYMOND.

Celle que j'aime se nomme Louise Dortay... Louise ! est-ce joli, hein, ce nom-là !... sa sœur, Jane...

VALENTIN.

Jane !

RAYMOND.

Elle a épousé M. Monié.

VALENTIN

Tu dis ?

RAYMOND.

Je dis M. Monié... Albert Monié.

VALENTIN, en passant à gauche.

Ah!

RAYMOND.

Eh bien, qu'est-ce que tu as donc ?...

VALENTIN.

Rien...

RAYMOND.

Tu as quelque chose, j'en suis sûr... Mais M. Monié est un homme honorable ?

VALENTIN.

A celui qui dirait le contraire, le premier passant venu pourrait donner un démenti... C'est un des négociants les plus riches et les plus honorés de la ville.

RAYMOND.

Un des plus honorables aussi.

VALENTIN.

L'estime générale lui est absolument acquise.

RAYMOND.

L'estime générale ?... La tienne aussi, j'espère ?

VALENTIN.

Je ne m'attendais pas à ce nom-là, voilà tout...

RAYMOND.

Valentin... je t'en prie... c'est tout mon bonheur qui est en jeu... mon espérance, vois-tu, c'est toute ma vie... parle franchement.

VALENTIN.

Ah ! si tu le prends ainsi, tout le reste n'est plus rien, la vérité quand même.

RAYMOND.

Eh bien ?

VALENTIN.

Sur l'honneur, M. Monié est un honnête homme.

RAYMOND.

Ah ! merci, tiens, merci !... Oh ! mon amour te contrarie, je le vois bien... il y a probablement une querelle quelconque... une rivalité d'affaires peut-être, une raison de froideur



enfin entre M. Monié et toi... Eh bien, c'est bien à toi de lui rendre justice malgré tout... C'est que tu as compris, n'est-ce pas, que s'il me fallait perdre mon rêve, ah ! je vieillirais bien vite et je pourrais mourir même ?

VALENTIN.

N'en parlons plus... (Il passe en remontant.)

RAYMOND.

Et nécessairement alors, fille d'une honnête femme, épouse d'un honnête homme, madame Monié est...

VALENTIN.

Une honnête femme, oui.

RAYMOND.

Eh bien, voilà mon bonheur assuré... enfin !

VALENTIN, à part.

Et moi, alors, qu'est-ce que je suis ?

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur !

VALENTIN.

Qu'est-ce que c'est ?

LE DOMESTIQUE.

Quelqu'un qui insiste vivement pour voir monsieur.

VALENTIN.

Quelqu'un de mes amis ?

LE DOMESTIQUE.

Voici la carte, monsieur.

VALENTIN.

Ah ! je n'y suis pas ce soir, non, je n'y suis pas.

RAYMOND.

Qu'est-ce donc ?

VALENTIN.

Rien... un importun... rien.

LE DOMESTIQUE.

La personne a dit vouloir attendre monsieur.

VALENTIN.

Eh bien... faites attendre un peu... Je sonnerai.

RAYMOND.

Il y a quelque chose, voyons...

VALENTIN.

Non !

RAYMOND.

Montre-moi cette carte, je t'en prie...

VALENTIN.

Raymond...

RAYMOND.

Allons!... M. Monié! Comment? Qu'est-ce que cela veut dire?... J'aime la sœur de madame Monié... je prononce ce nom-là et tu te révoltes presque... et puis après tu me dis que M. Monié est un honnête homme... Moi, je vois-là une rivalité possible... et voilà que M. Monié se présente chez toi, et tu refuses de le recevoir, et qu'il te fait dire qu'il ne partira pas, et que tu le pries d'attendre alors... Ah! qu'est-ce qu'il y a, voyons, qu'est-ce qu'il y a ?

VALENTIN.

Il faut bien te l'avouer à présent... Je ne savais pas que tu aimais quelqu'un... que je pouvais te faire pleurer peut-être... enfin, je... il y a une querelle possible entre M. Monié et moi.

RAYMOND.

Une querelle grave ?

VALENTIN.

Je ne sais pas jusqu'où cela peut aller... une guerre à mort peut-être... Ah! que n'es-tu venu hier, toi!...

RAYMOND.

Mais si j'étais venu hier, ce qu'il y a entre toi et M. Monié n'existerait donc pas!... Ah! c'est donc toi qui a les torts?...

VALENTIN.

Eh bien, oui... c'est moi...

RAYMOND.

Et ce que tu as fait... ?

VALENTIN.

Je ne te le dirai pas.

RAYMOND.

Valentin!... prends garde, tu vas me faire penser que tu as mal agi.

VALENTIN.

Ah! ne crois rien, ne suppose rien, ne cherche rien... je t'en prie... c'est inutile, d'ailleurs, tu ne trouverais pas!

RAYMOND.

Eh bien, mais voyons... si tu reconnais avoir les torts.

VALENTIN.

Ah! s'il est possible de ne pas compromettre un instant ton bonheur, tu peux être tranquille, c'est fait.

RAYMOND.

Ne me sacrifie pas l'honneur, au moins.

VALENTIN.

Non... laisse-moi, n'est-ce pas?... je t'en prie, il attend, laisse-moi.

RAYMOND.

Fais ce que tu dois, tant pis si cela est dur, tant pis si cela me fait souffrir, fais ce que tu dois.

VALENTIN.

Va, tu es tout ce que j'aime, va.

RAYMOND.

Je t'attends, tu sais.

VALENTIN.

Oui, va!

## SCÈNE V

VALENTIN, seul.

Ah! si l'on prévoyait tout... Enfin, je suis insensé peut-être. (Il va sonner.) Allons, du calme, allons.

## SCÈNE VI

VALENTIN, ALBERT.

VALENTIN.

Que voulez-vous de moi, monsieur?

ALBERT.

Vous le savez déjà.

VALENTIN.

Mais non, monsieur, je ne...

ALBERT.

Ah! vous le savez... Ma femme m'a tout avoué.

VALENTIN.

Quoi donc? qu'a-t-elle pu vous dire?

ALBERT.

Ah! la vérité tout entière, j'en suis certain, parce que je la connais, et depuis longtemps, et jusqu'au fond de l'âme : la digne fille d'un noble père et la vraie femme d'un honnête homme.

VALENTIN.

Tout ce qu'elle a pu vous dire, je l'accepte... ne raisonnons donc plus, ne discutons pas, je me tiens à vos ordres.

ALBERT.

Vraiment?

VALENTIN.

Toutes les conditions qu'il vous plaira de m'imposer sont acceptées d'avance.

ALBERT.

Alors, vous me proposez un duel ?

VALENTIN.

Sans doute.

ALBERT.

Après ce que vous avez fait ?

VALENTIN.

Eh ! monsieur...

ALBERT.

On ne se bat pas avec les assassins et les voleurs, on les étte aux juges ou bien on les tue...

VALENTIN.

Vous dites ?

ALBERT.

Ah ! je dis que vous avouez votre crime et que...

VALENTIN.

Je n'ai pas dit avoir commis un crime.

ALBERT.

Vous ? Vous qui n'avez pas respecté une femme évanouie, vous ?... Pas un crime ! mais qu'est-ce donc que nous sommes alors ? mais la faim, le besoin, la passion, c'est donc alors le droit véritable ?... Mais la justice est donc un rêve et le devoir une sottise ? nous n'avons plus de cœur et plus de cerveau ! Dieu n'existe pas et nous sommes des chiens et des tigres... pis que cela !... nous sommes des brutes ! Eh bien, soit, je vais vous tuer comme une brute... car voilà pourquoi je suis venu : Je suis venu pour vous tuer.

VALENTIN.

Comme cela ?

ALBERT.

Oui.

VALENTIN.

Je ne crois pas.

ALBERT.

Eh bien...

VALENTIN,

Tenez, faites si vous l'osez ! Vous n'oserez pas.

ALBERT.

Moi ?

VALENTIN.

Car, pour un acte comme celui que vous voulez commettre, il faut l'élan de la colère ou l'affolement de la passion, il faut... en un mot, il faut enfin le flagrant délit !

ALBERT.

Ah !

VALENTIN.

Allons, monsieur, allons, jetez vos armes... Il n'y a qu'un duel possible entre nous. (Jane paraît.) Vous ne pouvez désormais prendre ma vie qu'en risquant la vôtre.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, JANE.

JANE.

Vous vous trompez.

VALENTIN.

Ah !

ALBERT.

Jane !

JANE.

Vous n'êtes pas seul chez vous... je suis là.

ALBERT.

Dieu !

JANE.

Il y a flagrant délit !

VALENTIN.

Madame!..

JANE.

Ah! ne commettez pas la lâcheté de vous défendre... nous n'avons rien de mieux à faire qu'à mourir tous les deux... il n'y a qu'une chose juste et charitable, c'est qu'on nous tue.

ALBERT, à part.

Ah! (Allant à Valentin.) Monsieur, vous avez raison, il n'y a qu'un duel possible désormais. Attendez mes témoins.

VALENTIN.

Allons donc!

JANE.

Ah!

ALBERT.

Viens, Jane; il convient que tu sortes d'ici fièrement à mon bras.

---

## ACTE TROISIÈME

Dans le parc de Georges Venel, à Sainte-Adresse; à gauche, un massif de grands arbres. A droite, un petit pavillon auquel on monte par trois marches de granit. Près du pavillon, un siège. A l'ombre des arbres, un banc rustique, une table de jardin.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ALBERT, GEORGES, BERNARD.

Au lever du rideau, Bernard charge un pistolet, l'arme et le tend à Albert, qui vient de tirer déjà.

ALBERT, repoussant l'arme.

Non, merci... NON. (Bernard dépose le pistolet sur la table.) La différence est grande d'une arme de tir à une arme de combat... et puis, je tirerai toujours de même, allez... (Souriant.) Ce n'est pas sur ma pauvre science que je compte, vous devez le savoir. Quelle heure est-il?

BERNARD.

Six heures moins dix minutes.

ALBERT.

Encore une heure presque... Enfin.

GEORGES.

Vous n'avez rien à dire, n'est-ce pas?



ALBERT.

Oh! rien du tout : dès qu'il est juré qu'on nous laissera combattre à mort, au pistolet d'abord, à l'épée ensuite, je n'ai rien à dire, tout est bien.

GEORGES.

Vous ne vous asseyez pas?

ALBERT.

Non, merci. C'est charmant chez vous; ces arbres sont superbes. Est-ce ici que nous nous battons?

GEORGES.

Un peu plus loin; d'ici, on pourrait presque nous voir par la grille d'entrée.

ALBERT.

Oh! c'était une simple question pour parler... La journée sera belle... Est-ce que vous avez de quoi écrire, un crayon seulement? Vous permettez, n'est-ce pas?

GEORGES.

Faites à votre aise. (Il s'éloigne en causant avec Bernard.)

ALBERT.

Si je meurs, elle saura du moins ce que j'ai pensé au dernier moment. Pauvre femme! (Il se met à écrire, Bernard et Georges disparaissent. Un silence. La porte du pavillon s'ouvre; Jane paraît pâle, et descend un peu vers Albert.)

## SCÈNE II

ALBERT, JANE.

JANE.

Albert!

ALBERT, se levant.

Jane! Comment, vous êtes ici? Qu'est-ce que vous venez faire?

JANE, le faisant s'asseoir en s'agenouillant.

Je ne sais pas... Vous voir, me jeter à vos pieds, vous supplier de ne pas vous battre.

ALBERT.

Ah! vous êtes cruelle, vraiment, de venir me troubler à cette heure.

JANE.

Oui, oui, mais laissez-moi vous parler, je vous en prie.

ALBERT.

Non, retirez-vous, non!

JANE.

J'ai des choses graves à vous dire.

ALBERT.

Par pitié, allez-vous-en, laissez-moi.

JANE.

Mais regardez-moi donc, vous verrez bien que je ne peux pas vous obéir!... Laissez-moi vous parler, voyons? Mais, depuis hier, je suis presque folle de douleur et de crainte. Vous ne savez pas quelle nuit terrible je viens de passer, une nuit de prière et d'angoisse, allez, une nuit de révolte et de larmes. Ce que j'ai pleuré près du berceau de votre fille, ah! Dieu le sait! Et ce matin, brisée par la fatigue et la terreur, inconsciente, comme je fermais les yeux, j'ai vu tout à coup quelqu'un vous frapper et me montrer en riant la blessure sanglante... Ah! c'est le cri que vous poussiez en recevant le coup, c'est ce cri terrible qui m'a réveillée... et vous partiez... alors, je suis devenue folle tout à fait... Vous partiez pour vous battre... j'ai voulu vous suivre... et je suis venue, et je me suis fait cacher là, par un laquais pour de l'argent... Vous voyez bien que je ne peux pas partir sans vous parler un peu. Vous voyez bien qu'il faut avoir un peu de pitié pour moi.

ALBERT.

Jane! (Ils se lèvent.)

JANE.

Voyons, écoute-moi.

ALBERT.

Ah! vous seriez clémente de ne pas dire un mot de plus. Vous devez bien comprendre que ce qui est décidé maintenant, c'est irrévocablement juré.

JANE.

Mais je ne veux pas!...

ALBERT.

Voyons, laissez-moi dire.

JANE.

Non, non, non... je ne veux pas que vous vous battiez pour moi... je ne veux pas... Ne me répondez pas... ne me dites rien... ne cherchez pas à raisonner... Mais qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse, à moi, vos raisonnements?... Puisque je ne veux pas ! Ah ! vous n'empêcherez pas que cela me révolte et m'épouvante, de savoir que vous voulez vous battre contre un misérable et risquer votre vie, et mourir, vous un honnête homme, vous le père de ma petite fille, vous, enfin, vous !

ALBERT, passant.

Finissez, je le veux, c'est irrévocable.

JANE.

Ah ! Est-ce que je ne me serais pas trompée ? Est-ce que vous voudriez mourir ? Albert, ne me méconnaissez pas, par pitié. Je ne vous ai pas menti, je suis innocente de mon malheur... Ah ! sur ma mère... oui, je sais bien, oui, vous m'avez vue chez cet homme... je vous ai dit que j'étais chez mon amant... oui, mais il ne faut pas croire autre chose que la vérité... J'étais allée là parce que je devinais que vous y étiez et parce que je voulais savoir... C'est vous, avec vos paroles, qui m'avez donné cette idée d'entrer et de dire des choses terribles... c'était pour que vous ayez le courage et la bonté de me tuer que je parlais ainsi...

ALBERT, la faisant esseeir à droite.

Jane ! Ah ! tu ne sais pas qui je suis, si tu crois que je me suis trompé sur tes actions... Mais oui, tu voulais que je te tue, mais oui... je l'ai bien vu... Ah ! tiens, ah ! ne dis plus rien, laisse-moi tuer ou mourir... je t'en prie, ne me dis plus rien :

JANE, debout.

Albert !

ALBERT.

Ah ! ma pauvre Jane, je te demande pardon.

JANE, dans les bras d'Albert.

Toi?...

ALBERT.

Oui, parce que je t'ai fait souffrir à cause de ta douleur, parce que je t'ai repoussée un moment... toi!... Ah! du moins, tu me rendras cette justice, qu'à ton premier mot je t'ai crue innocente...

JANE.

Je t'en prie...

ALBERT.

Tu peux me regarder, va!... Il y a peut-être des larmes dans mes yeux, mais certainement tu ne trouveras jamais une injure sur mes lèvres... Mais tu n'es pas coupable, voyons, puisque tu n'as pas voulu l'être... On t'a insultée, oui, c'est horrible!... mais on n'a pas touché à ton âme; va, je te jure qu'on y a pas touché et qu'elle est bien toujours pure et digne d'amour... Moi, te méconnaître et ne plus t'aimer?... après ce que je sais!... Mais tu ne serais pas encore ma femme que je t'épouserais, et fièrement!...

JANE.

Ah! oui, mais moi, moi je ne voudrais pas!

ALBERT.

Ah! si, je te montrerais si bien que tu as le droit à mon respect comme à mon amour, je te montrerais si bien cela, que tu comprendrais toi-même ton innocence et ta pureté! Je t'adore, entends-tu; et je sais que je suis aimé de toi... Ne me dis donc plus rien, laisse-moi tuer ou mourir... laisse-moi te reconquérir... laisse-moi combattre à mort!

JANE.

Ah! te perdre à présent, te perdre!

ALBERT.

Mais je veux vivre, tu dois bien comprendre que je veux vivre... Laisse-moi donc, va-t-en, ne me trouble pas; laisse-moi toute mon espérance, tout mon courage et tout mon sang-froid.

JANE.

Je ne te dirai plus rien, je te jure... Te troubler, c'est-à-dire te faire mourir peut-être? ah! tu peux être tranquille, va! je ne te dirai plus rien du tout!... Je t'adore! Tu n'as peut-être jamais su comment je t'aimais!... Eh bien, tu as toujours été pour moi tout ce qu'il y a de noble et de bon... Ah! je n'ai jamais cru faire assez pour être digne de toi!...

ALBERT.

Chère Amel...

JANE.

Ah! ne meurs pas, voilà tout ce que je te demande, ne meurs pas! (Bernard paraît au fond et s'avance.)

## SCÈNE III

LES MÊMES, BERNARD.

BERNARD, à gauche.

Eh bien?

ALBERT.

Bernard!

JANE.

Ah! c'est l'heure!... Je ne veux pas, je ne veux pas!

BERNARD.

Non, madame, non... Ce n'est pas l'heure encore... je vous le promets.

JANE, s'essayant.

Ah! que j'ai eu peur!

ALBERT.

Tu vois, Bernard, c'est elle! Elle nous a suivis en se cachant, pour me supplier de vivre... Ah! tu sais, toi, qu'elle n'a jamais eu le droit de ne plus compter sur mon amour... Tu peux être tranquille, va, je vais me battre joyeusement! Voyons, aide-moi à lui rendre l'espérance et le calme. Tu l'aimes, c'est un peu ton enfant... Tu étais le meilleur ami de son père... Eh bien, je te la confie, raisonne-la, dis-lui ce que tu sais de mon cœur, apaise-la... Moi, tu dois le sentir, je... enfin je ne puis rien lui dire... Enfin, console-la, fais-la partir, sois bon comme tu sais l'être...

BERNARD.

Soyez tranquille.

ALBERT.

Et reviens, ah ! reviens vite, j'ai besoin de toi.

JANE.

Albert!

ALBERT.

Ne me parle plus ; tu n'as rien à me dire que je ne sache mille fois... Écoute : je t'adore et je sais que tu m'aimes... alors, je veux vivre... Il n'y a rien de plus à dire. A bientôt, au revoir!... Ah ! je te le promets, au revoir! (Il s'élançe dehors.)

## SCÈNE IV

JANE, BERNARD.

JANE.

Un mot encore.

BERNARD.

Ah ! si vous voulez le faire tuer, dites-le. (Jane s'arrête.) Voyons, c'est une folie... Vous devriez avoir pitié de lui... Un rien peut tout compromettre, à l'heure où nous sommes.

JANE.

C'est vrai, oui, je suis folle... je peux le faire tuer ; c'est horrible!

BERNARD.

Vous comprenez donc qu'il vous est impossible de rester ici plus longtemps... Eh bien, venez, allons, laissez-vous emmener par moi. Venez.

JANE.

Bernard, vous n'avez plus rien à craindre de moi, vous le savez bien... je puis faire tuer mon mari, alors je ne dirai plus rien, je ne crierai pas, je ne soupirerai même pas... mais je resterai.

BERNARD.

Mais pourquoi faire?

JANE.

Je ne sais pas... Pour le sauver peut-être... Peut-être pour me jeter devant lui et recevoir la balle qui le frapperait. Ah! qu'est-ce que vous voulez? c'est ainsi... Je croirais l'abandonner à la mort, si je partais... je croirais le livrer... Moi présente, on ne le tuera pas!... Ah! cela ne se raisonne pas, je le sais bien... mais on ne le tuera pas, moi présente.

BERNARD.

C'est de la folie, voyons.

JANE.

Eh bien, oui, je suis folle... Et je vais vous dire pourquoi. (Après avoir regardé si quelqu'un peut l'entendre.) On échangera d'abord trois balles, et puis on croisera l'épée... J'étais là, je l'ai vu tirer... Vous me comprenez déjà... Et si l'on en vient à l'épée, c'est plus terrible encore... Il n'a même plus le hasard pour lui... Et vous voulez que je m'en aille, que je l'abandonne, que je ne le sauve pas? moi? Allons donc? je le sauverai! oui, je ne sais pas comment, mais je le sauverai! (On entend le bruit d'une porte qui s'ouvre, des pas, des voix.)

BERNARD.

Ah!

JANE.

Quoi?

BERNARD.

Un instant, du moins, cachez-vous, entrez ici!

JANE.

Mais qu'est-ce qui vient donc?

BERNARD.

Vite, je vous en prie.

JANE.

Ah! ce sont ses adversaires... c'est l'heure.

BERNARD.

Eh bien, oui; mais...

JANE.

Lui! ah! pourquoi pas?... Il ne peut rien me refuser après son crime, à moi? Ce n'est pas le droit de prier qu'il m'a donné, c'est le droit d'ordonner... Eh! mais alors, tout est sauvé!...

BERNARD.

Mais venez donc !

JANE.

Eh ! nous sommes sauvés, laissez-moi faire.

BERNARD.

Par exemple !...

JANE.

Ah ! je le veux, assez ! (Valentin entre avec ses témoins; Jane va droit à lui.)

SCÈNE V

LES MÊMES, VALENTIN, ABEL et SYLVAIN.

JANE.

J'ai deux mots à vous dire.

VALENTIN.

Madame !...

JANE.

Ah ! je désire absolument vous parler et je ne crois pas que vous puissiez me refuser cela.

VALENTIN.

Soit, madame ! (A ses témoins.) J'espère, messieurs, que vous voudrez bien m'excuser, n'est-ce pas ? Oh ! je suis à vous... Merci. Toi, Sylvain, deux mots.

SYLVAIN.

Parle, que veux-tu de moi ?

VALENTIN.

Prends cette lettre. Quelle que soit l'issue de tout ceci, tu la porteras toi-même à mon frère.

SYLVAIN.

Et puis ?



VALENTIN.

Tu lui diras que je le supplie de me pardonner et de vivre.  
— Allons, va.

JANE.

Laisse-nous, Bernard.

BERNARD.

Mais...

JANE.

Ah! je t'en prie, laisse-nous. (Bernard s'incline et sort avec les témoins.)

## SCÈNE VI

VALENTIN, JANE.

VALENTIN.

Je vous écoute, madame.

JANE.

Parlons nettement. Est-ce que vraiment vous allez vous battre?

VALENTIN.

Oui.

JANE.

Vous battre à mort?

VALENTIN.

Oui.

JANE.

Même si je vous prie de ne pas faire cela?

VALENTIN.

Même si vous me suppliez, oui.

JANE.

Et si je vous ordonne... Ah! pardon, vous oubliez que j'ai le droit de vous parler au nom de votre crime... et je vous

prie de regarder que ce crime est le plus épouvantable de tous ! Mais la victime d'un voleur peut reconquérir la fortune ; mais celui-là que frappe un assassin peut retrouver la santé ; tandis que moi, je vous le demande à vous-même : qu'est-ce que je puis espérer, ne pouvant plus jamais être ce que j'étais ? La folie peut-être me donnerait l'oubli, mais rien ne saurait me rendre ma pureté volée. Et vous me refuseriez quelque chose, à moi, quand je parle au nom de ce crime-là ! Mais vous m'appartenez, parce que vous m'avez prise, c'est à moi que vous êtes, et j'ai le droit de disposer de vous tout entier, de votre vie si je daigne, et de votre honneur s'il me plaît.

VALENTIN.

Madame !

JANE.

Ah ! vous avez disposé de moi, vous, malgré moi !... Eh bien, je vous défends de vous battre.

VALENTIN.

Madame, je me battraï.

JANE.

Je vous ai dit que je ne le voulais pas.

VALENTIN.

Ah ! vous avez raison, je suis à vous, je devrais vous obéir comme un esclave ; c'est vous mon juge naturel, oui... mais ce que vous me demandez est impossible : il faut que je me batte, je me battraï !

JANE.

Il faut vous battre !.. Et pourquoi donc, s'il vous plaît ? Qu'est-ce que vous avez à venger ? Ah ! vous n'allez pas me parler de votre honneur, n'est-ce pas ? car on n'a plus d'honneur quand on n'a pas respecté celui d'autrui !

VALENTIN.

Adieu !

JANE.

Mais vous n'allez pas vous battre, misérable, vous allez assassiner ! Vous allez assassiner un homme que vous avez indignement volé, qui vous a tenu sous sa colère et qui vous a fait grâce... voilà ce que vous allez faire ! Osez donc me regarder et me dire que je mens ! osez donc cela ! vous, désœuvré, qui savez ce que sont les choses qui tuent et

qui marchez au combat contre quelqu'un qui n'a jamais touché une arme. Non; mais, je vous en prie, avant d'aller faire votre infamie, regardez-moi donc, si vous osez!

VALENTIN.

Madame, je vais me battre à mort. Ah! je vous jure que raisonnements, prières, insultes et larmes, tout est inutile!.. je vais assassiner, si vous voulez... [Oh! ce n'est pas pour reconquérir l'estime perdue, allez... je sais bien que si je tue, demain, lâchement et bêtement, je retrouverai grandes ouvertes les portes que l'on me fermerait peut-être aujourd'hui; mais je sais bien aussi que je ne retrouverai pas ce que j'ai perdu de fierté devant moi-même] Vous voyez que je me reconnais infâme... c'est un crime que j'ai commis, l'amour n'étant pas un droit, oui. Eh bien! je vais me battre quand même; je vais assassiner, comme vous dites; je vais commettre un second crime, parce que je vous aime.

JANE.

Ah! (Elle recule d'instinct.)

VALENTIN.

Mais c'est justement parce que vous me demandez trop bien la vie de votre mari que je vais vous le tuer!... parce que je ne veux pas qu'il touche seulement encore le bout de votre main!... Mais il vous adore, et votre amour éclate jusqu'en vos moindres paroles... Et vous n'êtes pas coupable... et c'est, après tout, une chose juste que de vous ouvrir les bras et de vous aimer quand même... Et je laisserais vivre quelqu'un pour tout cela! Ah! vous avez trop prié pour lui: je vais le tuer, entendez-vous, je vais le tuer sans pitié.

JANE.

Monsieur... un instant..., un seul... un mot encore... voyons, vous n'êtes pas un monstre... Vous avez eu une mère, et quelque chose d'elle doit être dans votre poitrine... il doit donc y avoir un moyen de vous toucher... vous voyez, je n'ordonne pas, je ne raisonne pas, je pleure et je prie...

VALENTIN.

Jane...

JANE.

Ah!

VALENTIN.

Il y a un moyen de me fléchir, un seul.

\* Coupé au théâtre.

JANE.

Ah! parlez, parlez vite!

VALENTIN.

On dira que j'ai fui, je serai déshonoré, je passerai pour un lâche, soit! car insultes, mépris, déshonneur, j'accepterai tout, si tu veux. Viens, fuis, donne-toi et je ne pense plus à rien.

JANE.

Monsieur!...

VALENTIN.

Tu devrais bien savoir de quoi je suis capable pour toi, après ce que j'ai fait. Ah! c'est qu'il n'y a que toi sur la terre, vois-tu. Eh! pourquoi ne viendrais-tu pas? On ne t'aimera jamais comme je t'adore... viens donc!... Viens où tu voudras, n'importe où; mais, quelque part où je t'aurai pour moi tout seul.

JANE.

Ah! ne m'approchez pas! (Elle recule jusqu'à la petite table.)

VALENTIN.

Jane!

JANE.

Non, non, non! (En s'appuyant sur la table, elle touche le pistolet.)  
Ah!

VALENTIN.

Eh bien!

JANE.

Ah! jamais! je vous méprise et je vous hais! jamais!

VALENTIN.

Eh bien, je vais me battre.

JANE.

Non!

VALENTIN.

Tu viens donc?

JANE.

Mais c'est un crime que vous me proposez; il faut que je

consente à devenir infâme pour vous empêcher d'être assassin.

VALENTIN.

Oui !

JANE.

C'est bien dit, n'est-ce pas ? Il faut que je laisse tuer mon mari ou que je me déshonore ? Vous me condamnez à commettre un crime ?

VALENTIN.

Eh bien, oui !

JANE.

Eh bien ! je vais en commettre un.

VALENTIN, s'élançant vers elle.

Ah ! enfin !

JANE.

Tant pis ! Tiens ! (Elle saisit le pistolet et le lui décharge en pleine poitrine.)

## SCÈNE VII

LES MÊMES, TOUS LES PERSONNAGES.

GEORGES.

Qu'est-ce donc ?

ABEL.

Valentin...

BERNARD.

Grand Dieu !

SYLVAIN.

Mort !

ALBERT.

Ah ! malheureuse !

GEORGES.

Qu'avez-vous fait !

JANE.

Moi?... Après avoir volé mon honneur, cet homme voulait assassiner mon mari, je l'ai tué!

TOUS.

Ah !

JANE.

Qu'on me juge !

FIN.